

ÉLECTIONS

SEPTEMBRE 1989 / 2,50 \$

L'actualité

Les 1400 jours de Bourassa

**Ce qu'il a promis,
ce qu'il a réalisé**



**Femmes:
vers l'équité salariale**

**MODE
Quand les hommes
apprennent à s'habiller**

**Mitsou, la Lolita
des palmarès**

**Peter Rose: un homme
et son musée**



Les voix du silence

Pendant près de 100 ans, les trappistes ont refusé d'utiliser la parole. Quand ils l'ont reprise, il y a 20 ans, ils en sont tombés malades.

Quand, en fin de journée, le vent d'été tombe sur la baie de Fundy, le silence devient impressionnant. Du haut de la falaise du cap Enragé, on n'entend plus que le tintement des bouées et de rares clameurs d'oiseaux. Des touristes parfois s'arrêtent pour admirer le paysage, vaguement inquiets, comme si ce silence et ce vide étaient menaçants. Pour se rassurer, ils parlent et rient très fort, font quelques photos, puis repartent vers l'ouest, vers le monde, le bruit.

S'ils montaient vers le nord, ils trouveraient, près de Rogersville, une grosse bâtisse de pierre grise, l'abbaye de Notre-Dame-du-Calvaire, où habitent 28 hommes qui, eux, vivent en silence jour et nuit. A cette heure, le seul bruit qu'on entend chez eux, c'est le froufrou de leurs robes quand, à tour de rôle, ils se prosternent devant l'abbé pour recevoir quelques gouttes d'eau bénite avant d'aller dormir. Et plus un son jusqu'à la prière du matin, à quatre heures et quart.

Des plages du Nouveau-Brunswick aux prairies du Manitoba, il y a cinq monastères trappistes où vivent 152 moines. Jusqu'au vent de réforme qui souffla sur l'Église à la fin des années 60, ils étaient littéralement ensevelis dans le silence le plus absolu. Les plus âgés se souviennent de cette époque où la vie de cloître était d'une rigueur sans faille. On dormait sur des paillasses dans un dortoir commun, on portait des habits et des sous-vêtements de grosse bure. On était toujours levés avant l'aube pour prier, chanter,



travailler aux champs; toujours encapuchonnés, tête baissée. Même pendant les repas de légumes bouillis et de pain, on lisait des textes sacrés.

Hormis ces chants et ces lectures, c'était toujours silence. On obéissait à la lettre à la règle édictée par saint Benoît au cinquième siècle, base de la vie monastique contemplative. En 1892, un groupe d'ascètes radicaux, disciples d'Armand Jean Le Bouthillier de Rancé, abbé du monastère cistercien de la Trappe, avaient adopté cette règle in extenso et obtenu du Vatican la permission de fonder l'Ordre des cisterciens de stricte obédience.

« Peu importe le degré de perfection du disciple, peu importent la bonté et la

par Ivor Shapiro

Traduction de
Georges-Hébert Germain



piété de son discours, on doit rarement lui donner la permission de parler car "en parlant beaucoup, on ne peut échapper au péché" (Prov. 10:19). Le maître doit parler et enseigner. Le disciple doit écouter silencieusement et apprendre.» C'est ce que recommande la règle de saint Benoît. Et c'est ce qu'ils faisaient, communiquant par signes exclusivement.

Ainsi, pour savoir l'heure du souper, un moine en visite devait agiter sa main devant lui avec un air interrogateur (quelle ?), placer ses poings l'un contre l'autre avec les petits doigts tendus (heure), puis pointer plusieurs fois le pouce, l'index et le majeur réunis vers sa bouche (manger), et finalement toucher sa paupière droite du bout de son majeur droit (soir). « A quelle heure mange-t-on ce soir ? »

En chacun de nous, une sorte de long monologue intérieur se poursuit toute la vie. On ne peut l'interrompre, pas plus qu'on ne peut arrêter la pensée.



L'usage de ce langage était très restreint. Pour avoir utilisé trop de signes ou des signes non essentiels, on pouvait être déferé devant le Chapitre des coupes. Les transgressions de chacun étaient alors proclamées devant tous par ses frères ou par lui-même, de manière que le supérieur puisse imposer une pénitence humiliante. Pour expier par exemple le mortel péché d'orgueil, le moine devait s'étendre dans l'entrée du réfectoire où il restait pendant tout le repas, ses confrères l'enjambant pour entrer et sortir.

La règle du silence n'était pas tout à fait absolue, comme devait le constater le frère Henry, qui visita Rogersville, en 1958. Il avait demandé au maître des novices ce qu'il devrait faire s'il était en train de se noyer. Essayer de flotter tout en faisant par signes: «S'il vous plaît, aidez-moi» (glisser les deux mains fermées depuis le centre de la poitrine jusque vers le dos, comme si on attachait un tablier)? Le maître répondit: «Non. Tu dois crier au secours.»

En général, cependant, les moines se

tenaient cois, vivant ensemble sans jamais se parler. Deux moines pouvaient travailler côte à côte pendant des dizaines d'années, s'asseoir ensemble à la chapelle et à table, partager le même dortoir, échanger un sourire et quelques signes de temps en temps, sans jamais rien savoir l'un de l'autre, d'où ils venaient, ce qu'ils faisaient dans la vie avant d'entrer en religion, ce qu'ils aimaient, etc.

Pour certains, c'était à la limite du supportable. Le père Jean Dautre, supérieur de la communauté anglophone d'Orangeville, en Ontario, sortait à peine du collège lorsqu'il est entré à la Trappe d'Oka, la plus importante au Canada. Il avoue qu'il se sentait alors très seul. Il mit près de trois mois pour maîtriser le langage des signes et neuf mois pour apprendre

les noms des 120 moines. Pendant un an et demi, il ne parla à haute voix qu'à trois personnes: l'abbé, le sous-maître et le maître des novices.

Le père Alexandre avait travaillé dans une papeterie de Miramichi avant d'entrer, à 21 ans, au monastère de Rogersville, où il vécut pendant près de 40 ans. Lorsque sa mère mourut, l'année de son noviciat, il n'eut pas la permission d'aller à ses funérailles. Il ne regrette rien; c'était la règle, il fallait la respecter. Parfois cependant, il aurait aimé parler à quelqu'un de ses joies ou de ses peines. «Mais ça passait.»

Le frère Daniel avait déjà plus de 30 ans et travaillait à Montréal dans un bureau lorsque, lors d'une visite à Oka, il comprit qu'il était fait pour ce genre de vie. Il était préoccupé par la mort et l'idée de rencontrer son créateur le terrorisait. Il entra au monastère en 1944. Il n'a pas parlé pendant 20 ans. Un tel silence laisse des marques: pour répondre à une question le moins personnellement, il faut entendre des sifflements, des onomato-

pées, des cris. Il dit: «Bonté divine! Les deux phrases.»

Un jour qu'il s'était rendu chez le maître des novices pour demander la permission de voir un médecin, un autre passa devant lui, pendant qu'il attendait en laissant entendre par signes qu'il avait pour une minute. La minute jusqu'à ce que la cloche appelle les moines à la chapelle. Des jours passèrent ainsi que le pauvre frère Daniel puisse voir un médecin. Et même alors, il ne put lui parler. Le moine malade ne pouvait savoir qu'il avait.

«Bonté divine! Il fallait s'habituer à un paquet de choses. Ouf!»

«Vous seriez quand même surpris de voir jusqu'à quel point on peut communiquer sans parler, dit le frère Canisius. Un jour, je sarclais les carottes, à Oka, et j'avais un jeune homme près de moi, un employé séculier. Il m'a apporté un verre d'eau. Et rien qu'à la façon dont il m'a tendu, il a su me communiquer pleins de choses... Plus tard, il m'a passé un panier de fruits... la pression de son pouce sur mon bras...» A l'évocation de ce souvenir, les joues du vieillard de 77 ans se couvrent de larmes.

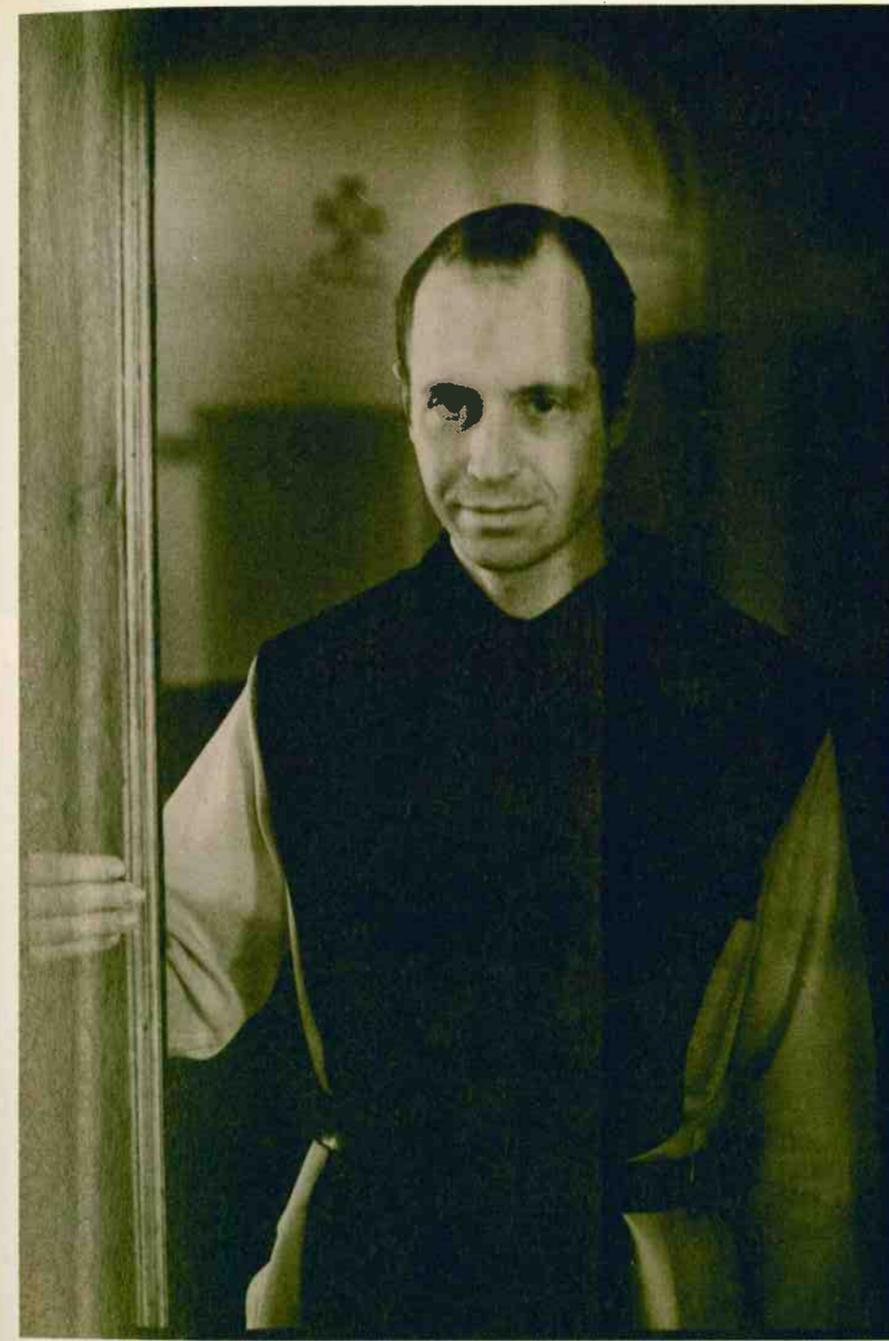
Canisius et l'ouvrier ont correspondu pendant quelque temps après que le moine se maria. Puis ils se sont perdus de vue. «Mais pendant plusieurs années, dit le vieux moine, cette amitié a continué de vivre.»

La parole est propre aux humains, nous pensons en mots. Dans leurs jeux, les enfants font parler les objets et s'adressent à eux. A l'école, ils perdent l'habitude de penser à haute voix ou de parler tout seuls. Mais en chacun de nous, il y a une sorte de long monologue intérieur qui se poursuit toute la vie et que l'on ne peut interrompre, pas plus qu'on ne peut arrêter la pensée. On peut interrompre le discours parlé. C'est ce que font les trappistes. Mais à quel prix?

Les psychologues disent que, dans une large mesure, l'identité d'une personne est façonnée et continuellement remodelée par les échanges verbaux. Sans parler avec autrui, on ne peut savoir qui on est ou qui on devient. On ne peut se définir que par rapport aux autres. Beaucoup de trappistes sont très timides et saisis d'un trac fou dès qu'ils doivent parler d'eux.

Quelques-uns cependant ont su surmonter l'épreuve du silence sans trop de dégâts. Le père Canisius par exemple n'a rien d'un timide. Il dit qu'il a toujours aimé parler. Jusqu'à l'âge de 35 ans, il était chez les jésuites et enseignait dans un collège. Sa décision d'entrer à la Trappe surpris ses amis qui lui prédisaient la folie. «Mais dès que je suis arrivé ici, le silence forcé le soit tout autant, plus. L'une des fonctions du langage est d'exprimer des sentiments. Tous les trappistes vous diront que les refouler, c'est créer de graves désordres affectifs.

Comment peut-on, en chantant les heu-



moniales, satisfaire son besoin de...? Voilà qui est difficile à comprendre, selon le docteur James Lynch, auteur de *Language of the Heart: Human in Dialogue*, le fait de parler affecte la tension artérielle. Et cela n'a rien à voir avec le ton de la conversation. Même une voix basse produit cet effet. On peut également observer chez les trappistes qui utilisent le langage des signes que la tension augmente toujours dès qu'ils ont à communiquer.

«Si le langage est stressant, il semblerait que le silence forcé le soit tout autant, plus. L'une des fonctions du langage est d'exprimer des sentiments. Tous les trappistes vous diront que les refouler, c'est créer de graves désordres affectifs.»

et physiologiques: ulcères, dépressions, etc. Le plus dangereux (pour le corps et la raison), c'est la colère contenue.

Les vieux moines le savent. Ils vivaient quotidiennement dans une très éprouvante promiscuité. Un tel faisait du bruit en marchant ou en mâchant, il sentait mauvais, ronflait, laissait tout en désordre, il chantait faux ou trop fort, etc. Il était proprement insupportable. Mais le vocabulaire gestuel des trappistes était inapte à exprimer l'agacement. En plus, ce n'était pas nécessaire. Au contraire. Le frère irrité devait ravalier sa colère.

Ainsi, des conflits mineurs, des vétilles pouvaient dégénérer en problèmes graves. Le Chapitre des coupes, devant lequel les moines pouvaient parler, devait

en principe encourager l'autocritique. En pratique, c'était souvent le lieu de véritables confrontations au cours desquelles le frère X «proclamait» que le frère Y avait transgressé telle règle. Et le frère Y devait battre sa coulpe; mais, au fond de lui, il ne pouvait s'empêcher de chercher immédiatement une occasion de se venger. Sans mot dire.

Par exemple, de corvée aux cuisines, on refilait à son dénonciateur un petit morceau de fromage sec ou une pomme pourrie. «Ce qui était terrible, dit le frère Daniel, ce n'était pas de recevoir de la nourriture avariée, c'était de savoir qu'il y avait une action hostile et de ne pas pouvoir en discuter.»

Lorsque Dom Alphonse Arsenaux, su-



LE NOUVEAU ROLAIDS EXTRA-FORT

Plus de calcium...et d'antiacide
que jamais!



UN SUPPLÉMENT NUTRITIONNEL.
Chaque comprimé du nouveau Rolaid Extra-fort contient 300 mg de calcium élémentaire, sous forme de carbonate de calcium, soit autant de calcium que deux comprimés de Rolaid ordinaire. (C'est le seul ingrédient actif avec du magnésium.) Le carbonate de calcium étant présent dans la plupart des suppléments de calcium, Rolaid convient donc comme supplément nutritionnel... même si vous ne souffrez pas d'hyperacidité.

COUP DOUBLE CONTRE L'ACIDITÉ!
Parce que chaque comprimé contient deux fois plus d'antiacide, il est plus efficace contre les dérangements d'estomac, les brûlures d'estomac et l'indigestion causés par l'hyperacidité. Vous pouvez vous fier au calcium antiacide de Rolaid Extra-fort.

**Le nouveau Rolaid Extra-fort.
Plus de calcium. Plus d'antiacide.**

*Se vend uniquement en pharmacie.

périeur de Rogersville depuis 1960, se rendit à Cîteaux, en France, au printemps de 1967, pour rencontrer les abbés des autres monastères, on parlait déjà d'assouplir la règle. Le Chapitre général devait entre autres choses décider comment l'Ordre s'adapterait aux changements proposés par le Vatican. Mais ce n'était pas simple. Il fallait revenir aux sources, tout en s'adaptant à l'époque. A l'ordre du jour: le silence dans la vie contemplative. Beaucoup d'abbés considéraient le langage des signes frustrant et inefficace. Il favorisait bien sûr le silence « extérieur » ou apparent, mais il créait des tensions qui perturbaient la paix intérieure essentielle à la pratique de la contemplation. La question fut soumise au vote: « Peut-on autoriser de brèves conversations parmi nos religieux sans qu'ils aient à demander la permission ? » Sur 73 abbés, 48 répondirent oui.

Moment crucial dont peu de moines cependant gardent un souvenir précis. Depuis quelques années, la plupart d'entre eux avaient pris l'habitude d'insérer quelques mots dans leurs discours gestuels. Le vote abbatial ne faisait donc que confirmer une tendance. On fut néanmoins prudent... et très raisonnable. A Oka, une « brève conversation » devait porter sur la foi et ne jamais excéder deux minutes.

Pour aider les moines à s'adapter au changement, certains monastères américains firent appel à des psychologues. L'un d'eux, James Jaksa, professeur à l'université Western Michigan, a recueilli dans *Voices from Silence: The Trappists Speak* les réflexions des moines devant le changement. Un frère raconte qu'il était « terriblement effrayé et nerveux », qu'il craignait d'entendre sa propre voix même en disant des choses simples comme « Bonjour ». Un autre parle de la difficulté qu'il avait, au début, à formuler ses phrases. Plusieurs ne faisaient que murmurer. D'autres étaient pris de véritables logorrhées. Il y eut des divergences de point de vue inattendues, des conflits de personnalités. Mais on put enfin régler de vieux malentendus.

Tel se souvient de l'enfer qu'il vécut lorsqu'un frère cessa de lui sourire et se mit à le fixer. On devait finalement réaliser qu'il était en train de perdre l'esprit. « On finissait par s'oublier les uns les autres. On cessait de sourire. Et le sourire, c'est tout ce que nous avons. » Un autre raconte qu'il considérait le langage comme un moyen superficiel qu'utilisaient les gens du monde pour éviter l'affrontement avec eux-mêmes ou avec Dieu. Mais il se rend compte qu'il était en train de devenir fou lui aussi. « Vous voyez ces gens autour de vous, mais en réalité ils ne sont rien ni personne. Vous êtes tout seul. »

Un dimanche matin, 10 ans après être entré dans les ordres, le frère Norbert

quitte brusquement la chapelle et se rend à l'infirmerie, où le médecin le met au lit. Le jour suivant, le supérieur vient le voir. « Qu'est-ce qui ne va pas, mon fils ? » Et frère Norbert se met à pleurer: « Je ne connais personne, je ne connais personne. »

Ces histoires (crises, dépressions, effondrements de la personnalité, sentiment d'infériorité, mésadaptations) toutes vécues sans aucune possibilité de s'exprimer, donc d'être secouru, nous éclairent sur l'éthique et l'esprit de l'Ordre. En général, on nie toute émotion négative. Les moines préfèrent parler, positivement toujours, des joies de la contemplation et de la liberté nouvellement acquise.

La plupart considèrent qu'ils ont re-

son, les œufs et les produits laitiers font maintenant partie de l'ordinaire, plus varié qu'autrefois. Mais la plus importante décision de Cîteaux ne touche pas le manger, mais le parler. Les moines auraient désormais la liberté de décider individuellement quand parler et quand garder le silence. Ce fut au début assez confus. La plupart de ces hommes, en effet, n'avaient pris aucune décision personnelle depuis leur adolescence.

L'atmosphère qui règne aujourd'hui dans les monastères pourrait se comparer à celle d'un bureau bien organisé où on brasse des affaires sérieuses. Dans les deux endroits, parler pour ne rien dire est considéré comme une perte de temps. Et, comme dans un bureau, il y a des moments pour le silence. A moins qu'il n'y

Le Chapitre des coupes, c'était souvent le lieu de véritables confrontations. De corvée aux cuisines, on refilait à son dénonciateur un morceau de pomme pourrie!



trouvé le sens de la communauté et de la fraternité. Et que l'assouplissement de la règle leur a permis d'acquérir une « plus grande connaissance de soi » et leur donne plus de facilité à organiser leurs pensées.

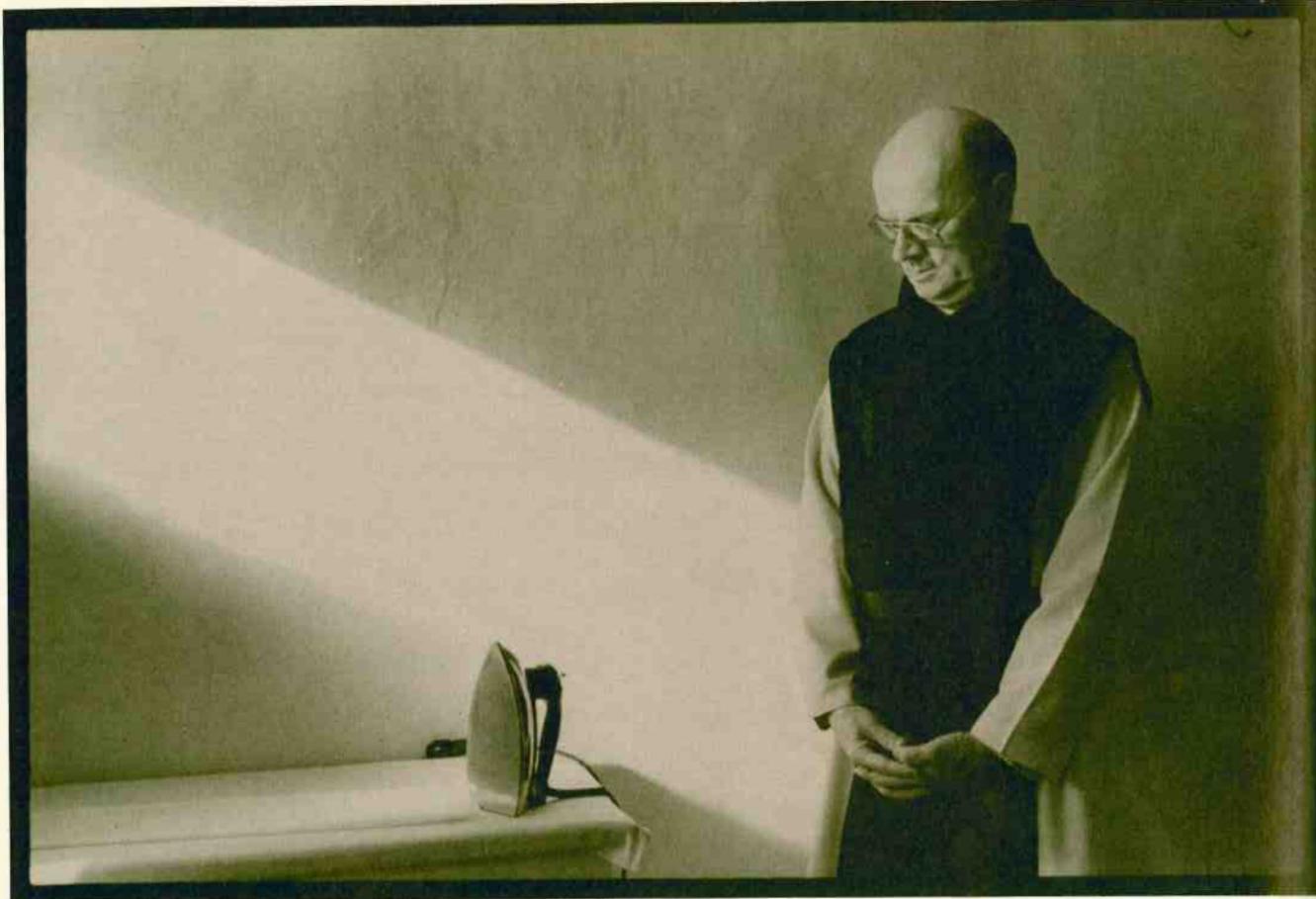
Le père Charles, ex-officier, s'est joint à la communauté d'Oka et a vécu l'ancienne règle pendant plus de deux décennies, même s'il doutait de sa valeur. « Qu'est-ce que ça peut donner de garder le silence quand on vous y oblige ? demandez-t-il. La première parole de la Règle de saint Benoît n'est pas « Tais-toi », mais « Écoute ». Si par la parole on se débarrasse de ses colères et de ses frustrations, ça ne peut qu'aider. »

Lorsque les trappistes décidèrent de remanier la Règle, ils n'y allèrent pas par quatre chemins. On mit l'accent sur l'esprit plutôt que sur la lettre de la Règle de saint Benoît. Le Chapitre des coupes fut partout aboli. Les supérieurs furent encouragés à consulter leur communauté avant d'établir de nouveaux règlements. On allait mieux vivre. Et mieux manger. La viande est toujours rare, mais le pois-

ait de bonnes raisons de le rompre, les conversations n'ont lieu que là et quand il le faut: le jour seulement, et jamais à la chapelle, au réfectoire, dans la salle capitulaire. On a des lieux pour parler, un peu comme ailleurs on en a pour fumer.

Peu importe ce qu'il a à dire, le bon moine doit toujours réfléchir avant de parler. A l'importance ou à la nécessité de ce qu'il a l'intention ou l'envie de dire. Mais même après 20 ans, l'Ordre doit encore clarifier la notion de ce qui constitue une conversation « nécessaire ». Certains moines considèrent que c'est une question d'efficacité: si une tâche peut être remplie plus facilement en parlant, alors il faut rompre le silence.

Le père Robert, un luron de 87 ans, qui se fit trappiste en 1932, considère qu'un mot n'est pas nécessaire quand il ne sert qu'à remplir un silence. Mais alors, est-ce que le mot « Allô! » est un mot inutile? « Pas du tout, répond-il, c'est un mot très utile, très beau. Il peut être chargé de beaucoup de sympathie et d'affection. » D'autres moines prétendent qu'il viole



l'intimité que d'aucuns parviennent à établir avec Dieu.

Ainsi, 20 ans après Cîteaux, les trappistes n'ont pas encore réussi à s'entendre sur la valeur du langage parlé. La parole reste de toute façon bien secondaire dans la poursuite de leur objectif qui est la paix. La condition de cette paix est ce qu'ils appellent «le silence intérieur». Ce silence n'a rien à voir avec l'absence de bruit. Pour atteindre la vraie paix, on doit d'abord faire le silence dans son esprit.

Ce n'est pas facile à comprendre. Lorsqu'un jeune homme se fait moine, il a déjà acquis certaines habitudes de pensée. Il doit faire le vide. «C'est une opération déprimante et mortifiante, mais absolument nécessaire, dit un jeune moine. A l'intérieur de chacun de nous, tout au fond, il y a une zone de silence, un vide. Au lieu de chercher à remplir ce vide avec de la musique ou des Big Mac ou n'importe quoi d'autre, on doit chercher à le remplir avec Dieu. On a dès lors beaucoup moins besoin de parler. On commence à découvrir l'essentielle pauvreté de ce que nous sommes. Nous ne sommes rien.»

Le langage parlé sert à exprimer la fraternité et l'amour chrétien. Mais il a aussi dans le monde une fonction à laquelle le moine doit rester sourd et aveugle: il sert à établir et à exercer un pouvoir. Comme Don Rubin dit à ses étu-

dians en communication verbale à Athens, en Georgie: «Parler est une façon d'exercer une influence décisive sur le monde. Même l'enfant par ses balbutiements, ses cris, ses pleurs, tente de contrôler son entourage, et affirme son droit d'être vu et entendu.»

Tout au contraire, dans un monastère, la vie est organisée de façon à éliminer tout contrôle individuel sur l'environnement. «Vous finissez par vous sentir comme un automate», dit le père Charles. Tout est fait à l'unisson. On chante, on s'habille, on se rase, on mange, on fait tout ensemble en même temps. Cet horaire strict, l'absence totale d'intimité, les pénitences, l'obéissance, l'uniformisation à outrance, tout cela concourt à éroder l'individualité.

«Chaque fois que je parle, dit Don Rubin, c'est une façon de dire: "Me voici, je suis là." J'essaie d'attirer votre attention sur moi en tant qu'individu. Par conséquent, faire vœu de silence, c'est faire vœu d'impuissance.»

A cela, le moine ne peut que répondre: Amen. Pour l'amour de Dieu, il renonce à tous les pouvoirs. Dans *The Seven Story Mountain*, Thomas Merton, le plus fameux des trappistes, parle de cet engagement qui est, en fait, un abandon total. Le prêtre qui l'avait guidé dans sa conversion au catholicisme lui posa cette question: «Êtes-vous certain de vouloir être

trappiste?» Il répondit: «Je veux tout donner à Dieu.»

A quatre heures du matin, un moine solitaire se tient dans sa stalle, tête baissée. Il fait encore nuit, mais l'aube et les cheveux blancs de l'homme brillent doucement sous la lumière du sanctuaire. Il ne bouge pas. Pendant cinq interminables minutes, c'est le silence absolu. Puis un autre moine glisse hors de l'ombre, s'arrête un moment sur le seuil, se prosterne devant le tabernacle, se signe lentement et se rend à sa stalle. En voici encore deux, puis une demi-douzaine.

Seigneur, ouvre mes lèvres. Et ma bouche publiera ta louange. La mélodie est simple, mais elle est plus mélodieuse que les chants grégoriens d'autrefois. Les versets roulent, comme les vagues de la mer. Ces hommes (des grands et minces, des petits et gros, des jeunes, des voûtés) sont tous animés de la même foi, emportés par les mêmes mouvements. De temps en temps, les moines tournent les pages de leur psautier... Mais tous connaissent par cœur ces paroles, ces psaumes écrits et chantés longtemps même avant que le Christ ne soit né. Entre chaque psaume, ils chantent *Gloire au Père, et au Fils et au Saint-Esprit, au Dieu qui est, qui était, et qui vient, pour les siècles des siècles. Amen.*

* * *

Ce texte a aussi paru dans *Saturday Night*.

«Mettez-vous à ma place...»



«Les affaires m'amènent souvent à me déplacer. En prenant VIA Rail^{MC}, le voyage ne représente plus un problème. La première classe VIA 1 est exactement ce que je recherche: service efficace et courtois, excellent repas, tout l'espace voulu pour voyager à l'aise, et je peux aussi travailler à mon gré. Non, je n'y vais pas par quatre chemins: pour les affaires, VIA c'est mon choix.»

VIA Rail vous amène d'un centre-ville à l'autre sur la plupart des liaisons du corridor Québec-Windsor. Quelques appels à faire? Vous pouvez maintenant profiter de notre service de téléphone cellulaire. Comme de plus en plus de gens d'affaires, faites de VIA un choix tout naturel.

VIA^{MC}

Allez-y en train. C'est sans pareil.^{MC}

™Marque déposée de VIA Rail Canada Inc.

™Marque de commerce de VIA Rail Canada Inc.

